

Zeitschrift: Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse
Herausgeber: Union syndicale suisse
Band: 19 (1927)
Heft: 2

Artikel: Henri Pestalozzi réformateur pédagogique et social
Autor: Graber, E.-Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-383629>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 25.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Revue syndicale suisse

ORGANE MENSUEL DE L'UNION SYNDICALE SUISSE

19^{me} année

FÉVRIER 1927

N° 2

Henri Pestalozzi réformateur pédagogique et social

Par *E.-Paul Graber*.

Nous allons commémorer le centenaire de la mort de deux grands Européens, Pestalozzi et Beethoven.

Ce furent deux grandes lueurs humaines qui éclairèrent comme la foudre la fin tourmentée du dix-huitième siècle et le commencement chaotique du dix-neuvième.

Ces deux hommes furent grands par leur passion, par leurs dons, par leur pauvreté, par leurs désillusions, par leurs souffrances, mais surtout par le sacrifice de toute leur vie pour obéir à leur génie intérieur.

Tous deux furent des révolutionnaires en leur genre et refusèrent de s'incliner devant la tradition et les mesquines conventions. Tous deux refusèrent de se contenter des vérités classiques, des vérités admises et courantes. Ils voulurent trouver eux-mêmes la vérité et s'insurgèrent ainsi souvent contre la société bien pensante, sachant adapter conscience et esprit aux vices de leur temps et de leur régime.

Tous deux ont eu des visions merveilleuses et ont cherché à les retenir dans leurs bras de géants au risque de scandaliser les philistins qu'ils dérangaient en leur quiétude et en leur digestion.

Pestalozzi, d'autre part, mérite d'être rapproché, comme Beethoven d'ailleurs, d'une des gloires de l'Europe de la fin du dix-neuvième siècle, de Tolstoï. On trouve chez ce dernier cette même révoltée d'une grande âme contre tout le fatras hypocrite de la société, contre le badigeonnage trompeur dont se couvrent les « gens bien », contre tout ce qu'il y a de superficiel, de faux, de trompeur, d'abject même dans la morale de la société contemporaine. Pestalozzi s'est élevé contre le militarisme, a pris en main la cause de la fille-mère, s'est fait le défenseur des pauvres et des orphelins, a voulu retourner à la terre et se consacrer à l'éducation. Il y a dans la destinée de ces deux hommes un parallélisme frappant.

Les chercheurs de vérité vraie, et c'est ce que Pestalozzi, Beethoven et Tolstoï nous apprennent, ne doivent pas s'attendre à être

compris, moins encore à être écoutés. Ils ne doivent pas compter sur un destin fait de douceur et de repos. Ils doivent être prêts à lutter et à être blessés et tourmentés et poursuivis tant que durera leur vie. On les honorera d'autant plus après leur mort.

Pestalozzi peut être considéré comme le plus grand des pédagogues. Malheureusement, on n'a pas voulu, comme lui, comprendre jusqu'à quel point la vraie pédagogie est inséparable des problèmes sociaux; on a cherché maladroitement à en imiter le corps, on n'y a point mis l'âme. Il est douloureux de constater que le pays, qui donna le jour à ce grand visionnaire de l'éducation, à ce génie de l'enseignement, ait si peu fait jusqu'à ce jour pour suivre sérieusement la voie qu'il indiqua.

On le glorifie, mais on se hâte de ne point l'imiter et de ne point le comprendre.

*

En entrant au Carolineum en 1763, il eut le bonheur de rencontrer un vrai pédagogue, Bodmer, dont Goethe déclara qu'il était une poule couveuse pour faire éclore des talents. L'enseignement de Bodmer était tout socratique; il reposait sur la discussion, sur la libre recherche. Pestalozzi subit profondément cette empreinte et demeura jusqu'à sa mort disciple de Socrate et de Bodmer. Où sont-ils, aujourd'hui, dans nos écoles primaires, secondaires, moyennes, supérieures, ceux qui ont renoué cette glorieuse tradition?

Autour de Bodmer, il trouve des amis qui sont façonnés selon la même méthode et qui laissèrent de grands noms: Lavater, universellement connu, Füssli, le grand peintre, qui fit sa carrière à Londres. Une exposition rétrospective, l'an dernier à Zurich, a donné la mesure de ses talents. Bluntschli à la fois théologien et juriste.

La méthode de Bodmer pousse ces jeunes audacieux à passer au crible de leur critique l'ordre existant, l'Etat, l'Eglise, l'organisation économique. Ils le font avec la fougue de leur âge et Pestalozzi n'est pas celui qui en a le moins. Ils attaquent un jour le bailli Grebel qui volait ses administrés, et répandent contre lui une brochure. Le juge punit le bailli, mais Lavater et Füssli durent s'expatrier. Les « jeunes Suisses » ne se découragent pas, ils attaquent l'échevin Brunner, puis un pasteur. Ils lancent le *Mémorial*. Pestalozzi y publie des vœux, demandant entre autres qu'on montre plus de respect pour les travailleurs manuels, piliers de la république. Il fait paraître l'histoire du roi Agis de Sparte qui veut revenir à la simplicité, à l'égalité et à la justice dans sa ville et qui meurt sous les coups des nobles. Ceux-ci l'ont calomnié. Ils l'ont accusé, lui qui voulait rétablir l'antique égalité entre les Spartiates, de troubler l'ordre public, la prospérité de la ville, c'est un agitateur, un émeutier. Comme Agis donne toute sa fortune à l'Etat, le peuple applaudit, mais se laissant convaincre par les calomnies des nobles, ce même peuple nomme des fonctionnaires ennemis des mesures

préconisées par Agis. La répartition du sol fut intentionnellement sabotée jusqu'à ce que les armées étrangères puissent intervenir et rétablir l'ancien ordre de chose. Et le roi Agis fut mis à mort.

On le voit, les jeunes Suisses trouvaient dans l'antiquité des exemples frappants. Mais le peuple qui ne sut ouvrir les yeux à Sparte ne sait les ouvrir à Zurich en 1766 et ne sait les ouvrir aujourd'hui en 1927. Il est toujours prêt, comme aux jours du « prélèvement », à trahir Agis pour sauver les profiteurs. Hélas!

En ce moment il y a lutte à Genève entre les aristocrates et les populaires. Ceux-ci l'emportant, Berne et Zurich veulent envoyer des troupes au secours des aristocrates. Les « jeunes Suisses » lancent un libelle dans lequel un paysan s'écrie: « On me pendrait avant que je fasse un pas contre Genève. Parbleu, je n'irai pas et c'est dit. » L'auteur s'enfuit. Pestalozzi est enfermé durant quatre jours.

Puis Pestalozzi se marie. Il a un fils Jacqueli. Notre homme se révèle éducateur et psychologue. Il apprend avec ce bambin que celui-ci doit s'éduquer par ses actes quotidiens, en touchant aux objets de la vie, sans se hâter. L'éducateur doit « rester à l'écart et se taire ».

Bodmer d'abord. Jacqueli ensuite. Pestalozzi enrichit sa pensée, elle devient tumultueuse, elle réclame un champ d'action. Il ouvre donc en sa maison à Neuhof une école de pauvres. Aussitôt il complète sa méthode: ces pauvres travailleront, gagneront leur vie et ce travail sera comme la base de leur éducation. S'il est un éducateur de génie, Pestalozzi n'est point un administrateur. Il se ruine avec son domaine et ses pauvres. Il devient la risée des paysans, mais la misère l'éperonne. Il écrit. Il philosophe. Il acquiert une autre des notions essentielles de sa doctrine: l'éducation n'est que le développement des dispositions naturelles.

Voilà la grande idée: c'est la vie qui fournit les rythmes, l'éducation les favorise. Ouf, nous voilà à mille lieues de nos écoles publiques dominées par des horaires, des programmes, des examens, des inspecteurs, des règlements et des lois! Il y a en l'enfant des forces intérieures, il faut les entourer, les encourager, les respecter, leur répondre. C'est, on le voit, l'antithèse de l'école de 1927! Pauvre Pestalozzi!

Il voulait qu'on respecte les ouvriers manuels. Il pense aux paysans d'abord. Il s'était fait paysan sous cette inspiration. C'est pour eux qu'il écrit « Léonard et Gertrude » qui obtient une réputation mondiale.

On retrouve le réformateur social quand il s'attelle au douloureux problème de l'infanticide et de la fille-mère. Il voudrait prévenir le crime, protéger la vie, mais il voudrait surtout que les parents, que l'opinion publique, que l'Etat comprennent mieux leur devoir. Ah! comme il cingle l'hypocrisie sociale de ceux qui condamnent la danse publique et le jeu de quilles, mais n'osent toucher à Sodome et Gomorrhe qui se cachent. Il oppose aux

rigueurs de son temps des mesures destinées à assurer plus de bonheur intérieur chez les hommes. Si on ne les prend pas, on perd le droit de punir. Après un siècle et demi, Pestalozzi serait encore un novateur. Dieu! que nous avançons donc lentement, quels escarots sont les hommes dans la voie du progrès social.

Tandis qu'il accumule les expériences et les réflexions, tandis qu'il sonde la nature humaine, les années passent et nous rapprochent de la Révolution française.

Il aurait voulu sauver la saine aristocratie et en donna la preuve dans « Léonard et Gertrude ». Mais il sentait que c'était trop tard. Il pressentait le bouleversement en face de la mauvaise volonté des classes privilégiées. Ici encore, Pestalozzi pourrait constater que la leçon de son époque n'a pas profité aux privilégiés de la nôtre. Mais s'il souhaite un changement, l'émancipation du peuple, il se déclare « fermement convaincu qu'elle n'est possible que dans les limites de l'ordre public ».

Avec de telles dispositions d'esprit, Pestalozzi serait aujourd'hui socialiste, mais il le serait à la façon de Charles Naine qui, comme lui, a cherché en lui-même la vérité, qui a souvent lutté à contre-courant, mais qui a repoussé les violences. Il se penche du côté de la France. Il écoute les rumeurs et les comprend. L'Assemblée législative, sur la proposition de Marie-Joseph Chénier, lui défère le titre de citoyen français de même qu'à Beethoven, Washington, Schiller et Klopstock. Il écrit alors « Oui ou non », une sorte d'avertissement aux princes d'Europe. « Il n'y a point de milieu, ou bien l'Europe s'engloutira par le despotisme dans la barbarie, ou bien les gouvernements devront loyalement accorder ce qui est légitime dans les aspirations humaines vers la liberté. » Si les trônes sont renversés, ce n'est point la faute des philosophes, mais bien celle des abus et de l'injustice. Les princes ont tort de prendre leurs privilèges pour le droit, leur bien-être pour mesure de l'ordre.

Aïe, combien de bourgeois auraient besoin de retourner à l'école de Pestalozzi, combien de journalistes surtout, pour apprendre que les excès ne doivent pas donner le change sur le sens profond des choses et que les excès naissent de ce qui existait avant! Mais il dit aussi son fait aux révolutionnaires. Les despotes sont à bas, très bien, mais n'allez pas créer le despotisme et l'arbitraire de quelques-uns. Dans un brouillon de cette époque, il se demande si l'Europe doit de la reconnaissance au peuple français. « Quoi? Pour tout le sang versé, sans exception? Je réponds hardiment: Oui, pour tout le sang versé sans exception puisqu'il a attiré l'attention de la terre sur les droits et la puissance de l'humanité. »

Pestalozzi continue à brasser tout un monde d'idées, tout particulièrement sur la marche de la nature dans le développement humain. Il écrit. Il publie.

Soudain les événements se précipitent. Nous voici vers la République unitaire. Les chefs sont des amis ou des connaissances

de Pestalozzi qui sent renaître en lui le tribun de sa jeunesse. Il écrit en faveur de l'unité, de l'égalité, de la liberté. On le nomme rédacteur d'un journal officiel: *La Feuille populaire helvétique*.

Mais le démon de l'éducation était en lui. Il voulait être maître d'école! Les événements du Nidwalden lui en fournissent l'occasion. Il s'installe à Stanz au foyer de ses pires ennemis dans un bâtiment en réparations, il y recueille les enfants perdus, malheureux, orphelins, sales, déguenillés, malades et d'une ignorance crasse.

Il fait là, presque seul, des prodiges d'amour, de dévouement et de pédagogie. Il n'enseigne ni morale, ni religion, mais jamais enfants ne respirèrent une atmosphère morale aussi pure et aussi élevée. Il condamne tout ce qui est purement verbal — alors qu'aujourd'hui tout notre enseignement est essentiellement verbal. Il opère sur des réalités. Il les domine par l'amour. En cinq mois, la Suisse s'émerveille; il a accompli un miracle.

Mais d'aucuns voient de mauvais œil ce « démocrate » et Zschokke use de ruse pour l'éloigner. On prétexte l'invasion d'une troupe française. Pestalozzi reçoit l'ordre d'évacuer l'établissement. Puis aux éloges succède une campagne de dénigrement contre le « révolutionnaire ». Quelle amertume pour le grand cœur! Le peuple en son imbécillité croit tout, naturellement, et malgré l'admirable défense de Stapfer, le vieillard s'écroule. Il crache du sang. Un ami l'amène au Gurnigel pour qu'il se repose.

Stapfer, ému par le niveau scolaire de la Suisse, veut y remédier. Il veut créer une Ecole normale et la confier à Pestalozzi. Celui-ci refuse. Il voudrait retourner à Stanz. En attendant il demande à tenir une école régulière pour y faire des expériences. Il veut se consacrer aux tout petits. Il arrive à Berthoud. Le régent est un cordonnier. Pestalozzi déjà universellement connu devient son stagiaire.

Huit mois après les examens furent un triomphe. On le charge d'une classe. Il dirige une soixantaine d'élèves de huit à quinze ans. Le succès est tel qu'il attire des visiteurs. On vit Herbart, le pédagogue le plus pédant de l'Allemagne et le plus illustre. Viennent des collaborateurs, des élèves, de partout. Et Pestalozzi, qui voit de plus en plus clair en sa méthode, écrit: « Comment Gertrude instruit ses enfants ». Toujours il revient sur cette grande idée maîtresse qu'on n'a pas reconnue encore dans nos écoles: l'enseignement doit suivre la voie du développement naturel, il ne doit pas endoctriner, professer, transmettre. Et quelle fougueuse attaque contre l'école traditionnelle. Ah! qu'on aurait donc besoin de lui encore! On songe alors au Directoire à étendre la méthode de Pestalozzi dans tout le territoire. Ah! quelle belle génération nous aurions eue vers 1830!

On voit arriver à Berthoud des Allemands, des Danois, des Suédois, des Espagnols, des Français.

C'est la gloire..., mais la République unitaire tombe, les aristocrates reviennent au pouvoir et un âne de préfet, Stürler, exige le château de Berthoud pour lui... et toute l'œuvre s'écroule.

On se venge ainsi sur le terrible « unitaire ». On lui offre alors Münchenbuchsee, le château de Nyon, celui de Payerne, celui d'Yverdon. Et c'est à Yverdon qu'il recommence. Et le succès et la gloire s'affermirent. La diète désigne des experts. Parmi eux se trouve Grégoire Girard, un cordelier de Fribourg, qui déclenche contre lui les attaques. Ah! l'esprit d'un cordelier et celui d'un affranchi de toute doctrine ne pouvaient marcher de pair. Un de Haller, un réactionnaire fanatique publie — sous l'anonymat — des articles où il dénonce Yverdon comme un foyer de révolution et un danger pour la morale et la société.

L'histoire du roi Agis se renouvelle. Un chanoine l'attaque à son tour. Il trouve des défenseurs aussi, mais la querelle éclate entre ses disciples; sa femme meurt, l'âge l'accable. Et puis Yverdon n'est plus ce qu'il voulait. L'amour ne peut plus s'y manifester.

Comme Tolstoï qui avant sa fin a voulu fuir Yasnaïa-Poliana, Pestalozzi loue une villa à Clindy et y installe de pauvres enfants, à lui et qui n'ont que lui!

Mais la lutte à Yverdon est de plus en plus dure et le 2 mars 1825 il doit s'en aller. Il retourne à son bon vieux nid, à Neuhof, et la considération l'entoure partout. On le vénère enfin. On comprend qu'il fut un des créateurs de la Suisse moderne.

Et les attaques aussi reprirent, lamentables, soutenues par la presse réactionnaire.

Jusqu'au bout, il luttait et demeura optimiste.

On l'ensevelit à Birr, le 19 février, près de la cour de l'école.

*

Le lendemain naissait mon père qui fut pour moi, quoique simple ouvrier, le pédagogue qui, sans le savoir, demeura le mieux dans la ligne de Pestalozzi.

La situation des travailleurs en Amérique du Nord

I.

Le directeur-adjoint du Bureau international du travail, M. Butler, vient d'accomplir au Canada et aux Etats-Unis d'Amérique un voyage d'étude, dont il a rendu compte sommairement aux membres du conseil d'administration du B. I. T. Un rapport très complet sera publié ultérieurement. Nous pensons intéresser nos lecteurs en leur communiquant un aperçu des remarques faites par M. Butler, notamment en ce qui concerne les relations entre organisations patronales et ouvrières. Il ne nous est pas possible